

<https://dechargelarevue.com/Anne-Barbusse-Quand-la-planete-se-rebiffe.html>



Droit de suite

Anne Barbusse : Quand la planète se rebiffe

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : lundi 11 septembre 2023

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

On lisait ici récemment ([Repérage du 25 août](#)) un poème de **Marie Rouzin**, qui prolongeait la thématique développée sur trois livraisons des *Ruminations* (de *Décharge* [196](#) à [198](#)) : *Comment ça va, la Terre ? Comment ça va la poésie ?*, thématique qui, prédisais-je – prenant, à dire vrai, peu de risques à ainsi m'avancer -, loin d'être épuisée, était appelée au contraire à connaître bien d'autres suites et rebondissements.

Ça ne s'est pas fait attendre, **Anne Barbusse** se déclarant, par retour de courriel, *très proche* du texte mis en ligne : *il me parle de l'intérieur*, écrivait-elle, *il correspond à ma réalité (de vie et d'écriture)*. Ajoutant (et je réduis son témoignage à quelques lignes) :

Pour moi il n'est plus possible de célébrer la nature comme avant dans la poésie lyrique (...), de s'en tenir aux apparences bucoliques d'un tableau plus ou moins idyllique, et quand je la regarde, je la vois dans ses transformations, ses souffrances, j'y vois partout la main mise, la conséquence de l'homme, bref il y a un changement dans l'écriture de la nature.

Pour illustrer son propos, un extrait du recueil en cours de rédaction, *où elle rend compte, mois par mois, des travaux (et des loisirs) dans [sa] petite campagne, et de comment tout est affecté par les changements [climatiques]*.

Les campagnes suffoquent. Les lézards ont complètement disparu. Les derniers touristes pestent contre les derniers moustiques les tigres les diurnes.

Ailleurs il pleuvrait. Ailleurs le ciel aurait des nuages.

La chaleur lèche le visage contraint des arbres circonvénus par l'août multiplié par les crises, le matin on œuvre dehors, à la continuation de la maison, l'après-midi on se terre comme des bêtes entre les pierres le calcaire et la chaux les douleurs et la honte.

La chaleur lèche l'incohérence des apprentis sorciers. Elle brûle les chênes roux elle augmente les spectacles elle scinde les herbes et l'irrespect.

Le soleil a déjà déconstruit les murs et sursignifie l'été.

L'été nous rentre entre les murs, nous assoit dans la pénombre des volets clos et nous jette dans les feux.

Dans les médias les incendies ont surmultiplié les désarrois, depuis des mois les incendies les zombies les fulgurants, dans le réel au soir en haut des collines une lueur étale et diffuse, au ciel nuages noirs, là-bas on sait que ça brûle. C'est juste une odeur alors qu'on nage dans la rivière, c'est juste une lueur nocturne derrière les horizons.

Et des amis évacués deux jours, les moutons se sont échappés et sont revenus ensuite, ils ont trouvé refuge puis ont repris le chemin des enclos calcinés. Les bêtes nous pardonnent, toujours. Elles nous croient les

maîtres. On le leur a tellement répété.

On a domestiqué le monde, et le monde se rebiffe. C'est une langue de chaleur qui assoit l'été sur les excès et les températures. C'est une langue opaque, qui fait suer nos corps au premier geste et nous astreint à l'immobilité et l'attente.

Au jardin rosiers glycine jasmin dessèchent leurs feuilles pour faire survivre les tiges (la gageure n'est pas toujours efficace). Le figuier a perdu la moitié de ses feuilles (très petites cette année) dès juin. La deuxième récolte peine à allonger ses fruits.

Au jardin c'est à qui survivra.

On a peur pour les plantes, on les regarde chaque soir, on inspecte, coupe branches devenues noires, ôte feuilles devenues rêches, on regarde la progression de l'inconséquence. On est démuni, coupable, non sanctifié. On arraisonne les peurs.

La chaleur nous cloue sur place. Dans les maisons recroquevillées sur leur ombre chaque geste devient chaleur. Il faut vider le corps, déconstruire l'intérieur, tâcher d'écrire. Il n'y a plus rien à agir.

Au crépuscule le vent maigre froisse les feuilles restantes. Les plantes entrent en résistance.

Un arrosoir (d'eau récupérée des douches et des lavages) tâchent de sursoir à la mort de : sauge ornementale, jasmin d'hiver, rosiers, verveine, glycine jeune (quatre ans, elle souffre chaque matin sur le mur pourtant orienté est). On parle aux plantes, chaque soir, on les encourage.

On souffre avec elles, de tous nos corps désassemblés.

(Extrait de : *Les travaux et les jours et les loisirs*)

Post-scriptum :

Repères : Voix nouvelle dans [Décharge 195](#) (précédemment en *Repérage* sur le site le [19 juillet 2022](#)) **Anne Barbusse** était présente aussi dans [Décharge 197](#) (in *Les Ruminations*) avec un extrait de *Ma Douleur planétaire*, recueil dont à présent elle annonce la parution aux éditions *Tarmac*.